

24 images

24 iMAGES

L'antiracisme par dérision

My Beautiful Laundrette

Maurice Tourigny

Number 31-32, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22093ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tourigny, M. (1987). Review of [L'antiracisme par dérision / *My Beautiful Laundrette*]. *24 images*, (31-32), 58–60.

MY BEAUTIFUL LAUNDRETTE

L'antiracisme par dérision

Maurice Tourigny

On voit de moins en moins de films originaux, de récits qui deviennent des sentiers battus sentiers battus et qui font fi des contraintes commerciales imposées par les maisons de production. De nos jours, la première qualité d'un scénario est de prouver sa rentabilité aux producteurs. Pas de profits entrevus, pas de tournages!

Heureusement il existe des exceptions comme *My Beautiful Laundrette*, un film drôle, imprévisible, touchant et intelligent, tourné en 16mm pour la télévision britannique avec un budget de moins de 900 000 \$.

Réalisé par Stephen Frears, *My Beautiful Laundrette* ne contient aucun des ingrédients au menu d'Hollywood et contrairement à ce que l'on pourrait croire, le public accourt aux salles où on le présente. En Grande-Bretagne, succès phénoménal; aux États-Unis, recettes au-delà des prévisions. Les spectateurs ne sont pas dupes, ils savent reconnaître le vrai, même s'il n'est pas mis dans la bouche de vedettes au beau milieu d'un décor «exotique».

My Beautiful Laundrette raconte l'histoire d'Omar, un jeune Pakistanais de Londres, de son amant Johnny, un punk adouci et de leur rénovation d'un lavoir dont ils espèrent tirer des revenus. À côté d'eux, Nasser, l'oncle d'Omar, un homme d'affaires sans scrupules, fier de donner à son neveu la chance de «réussir»; Papa, le père d'Omar, un ex-journaliste socialiste qui noie sa désillusion dans des litres de vodka; le clan de Pakistanais plus ou moins parents d'Omar; le groupe de durs à cuire que Johnny essaie de quitter, etc.

Images de l'Angleterre de Thatcher, du chômage cruel, d'immigrants ambitieux, d'un quartier défavorisé; images de minoritaires.

Le scénario brillant du dramaturge londonien Hanif Kureishi évite tous les pièges que lui tendaient son ou plutôt ses sujets. Pas une once de misérabilisme et de pleurnicherie, pas même de tendances à sacrifier les opprimés: ici la bêtise et la cupidité ne sont pas le lot exclusif des possédants.

En fait, *My Beautiful Laundrette* étonne par sa pudeur et sa retenue. Ce qui aurait pu être lancé au visage du spectateur et étalé sur l'écran avec complaisance est montré brièvement, le temps de créer l'effet et de susciter l'émotion. Au public de faire le reste. En d'autres mains, l'expression du racisme dont sont victimes Omar et les siens aurait été bruyante et spectaculaire; Frears et Kureishi se contentent de mettre en scène les éléments essentiels à la compréhension des humiliations répétées, des insultes encaissées en silence et du malaise des relations entre Blokes et Paris. La description paraît si juste que nous sommes tentés de croire le film impartial, espèce d'observation d'un état de fait qui ne manque pourtant pas d'atteindre notre sensibilité.

L'homosexualité de Johnny et d'Omar ne donne lieu à aucun sensationnalisme. Leur amour est évident, réciproque et n'entraîne ni débat ni jugement de valeurs. Le portrait du couple est tracé sans pudibonderie; quand Omar rencontre Johnny, son ami d'enfance, après des années de séparation, ni

l'un ni l'autre ne cache son désir. Jusqu'à la fin du film, nous serons témoins de leur complicité, de leur tendresse et de leur entente sexuelle. Ceux qui voudront y lire une image de la coexistence inter-raciale auront tout le matériel voulu pour une analyse fouillée.

Les punks dont Johnny semble être le leader ne sont ni monstrueux ni dégoûtants; ils se rangent plutôt du côté des désœuvrés, des malheureux. Ignorants, nourris des préjugés de leur classe, ils apparaissent par moments presque attachants dans leur révolte douloureuse, même s'ils enclenchent l'atroce violence de la scène finale. Au bout du compte, ne sont-ils pas eux aussi des victimes?

Jamais les auteurs n'oublient la dimension humaine de leurs personnages. Les crapules restent des crapules, les envieux des envieux, mais tout ce petit monde fait ce qu'il peut pour survivre, lutte pour s'approprier une meilleure part du gâteau. Kureishi ne les réduit pas à des stéréotypes simplistes.

Aujourd'hui, une telle économie surprend sur le grand écran. Alors qu'il aurait été facile et efficace d'étourdir le spectateur avec un éclaboussant combat de bons et de méchants, Frears et Kureishi choisissent la nuance, la suggestion. Et c'est là que leur film prend sa force.

En quelques mots en une seule image, les auteurs nous amènent à une émotion vive, mais plutôt que de la pousser à l'extrême, de la soutenir jusqu'à sa chute naturelle, ils lui retirent subitement son objet. Après avoir rompu avec sa maîtresse, Nas-

ser se rend chez son frère qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Leurs retrouvailles sont une des scènes les plus émouvantes du film: réunion du riche escroc temporairement ébranlé et de l'intellectuel déçu dans le taudis de ce dernier. Frears ne nous laisse pas partager leurs joies et leurs inquiétudes; après deux ou trois répliques des frères, il nous transporte au lavoir où s'affrontent les punks et un des Pakistanais, puis on revient à l'appartement délabré pour un court échange entre Nasser et Papa, et ainsi de suite. Faire déboucher l'émotion sur la réflexion, ne pas endormir le public dans la ronde confortable et trop simple des sentiments gratuits, mais bien le toucher pour lui révéler des vérités avec lesquelles il doit rentrer à la maison et faire la paix.

Le film renferme le plus beau discours politique qu'on ait entendu au cinéma depuis belle lurette, prononcé sans tambour ni trompette mais avec la puissance de celui qui sait parce qu'il a vécu. Quand Papa arrive à la fête d'inauguration du lavoir, les invités sont partis. Il n'y trouve que Johnny et quelques clients. Quatre phrases suffisent au père, interprété par cet acteur impressionnant qu'est Roshan Seth (Nehru dans *Gandhy*), pour alerter Johnny et secouer le spectateur. «Aide-moi à sortir Omar de sa condition de laveur de culottes. Je veux qu'il aille à l'université. Il doit s'instruire. Nous devons tous nous instruire afin de voir clairement qui fait quoi à qui dans ce pays.» En plan américain, s'adressant presque à la caméra, Seth est bouleversant. Un autre scénariste aurait brandi des drapeaux, Kureishi se refuse à ce jeu et fait sortir son personnage sur une note d'humour aussitôt le message livré.

Le plan américain et le gros plan sont d'ailleurs les constantes de la photographie d'Oliver Stappleton. Peu de mouvements, de rares scènes d'ensemble mais du début à la fin, l'intimité et la proximité des personnages dans des éclairages distrayants (clignotements, zones d'ombre, néons) comme ceux qu'utilisait Fassbinder pour nous distancer de ses héros. Frears ne cherche pas à nous séduire mais à nous convaincre.

Le montage de *My Beautiful Laundress* nous bouscule. Les scènes

courtes et enlevées se suivent à un rythme rapide ou s'entrecroisent nerveusement sur des musiques

aussi opposées que *Pomp and Circumstance* d'Elgar joué au synthétiseur, du punk rock, une aria de

Saeed Joffrey et Shirley Anne Field



Madame Butterfly de Puccini et *Fanfarre for an Ordinary Man* de Copland, sans parler des glouglou de laveuses automatiques qui nous font sourire ici et là. Le monteur Mick Audsley a recours à de brefs *black out* comme enchaînements. Ces tempos cassants, ces chocs répétés obligent le spectateur à compléter les tableaux esquissés. À chacun de nous d'adopter un point de vue, de tirer ses conclusions. **My Beautiful Laundrette** ne nous gave pas de déjà mâché.

De même que la continuité du film s'établit sur de multiples collisions, la substance des personnages s'exprime dans leurs conflits. Chacun d'eux se trouve tôt ou tard en marge de son propre groupe, outsider parmi ses pairs poussé à prendre position et à justifier la place qu'il occupe au sein et en dehors de sa « famille ». Dans sa relation avec Johnny, Omar joue deux rôles: celui de l'amant tendre et celui du patron exigeant, détenteur du pouvoir et de l'argent. Quand et comment passer d'une identité à l'autre?

Une fois accepté par le clan pakistanais en tant que partenaire d'affaires d'Omar, Johnny devra encore faire face à ses amis punks qui le rejeteront pour s'être associé aux Pakis. Trahison des siens et soumissions aux « inférieurs » ou désir de changer de vie et valorisation du travail? Parfois Johnny ne sait plus très bien.

Nasser aussi est coincé entre sa femme, l'Indienne en sari, et sa maîtresse, l'Anglaise en vision, qu'il entretient toutes les deux; entre expulser ses locataires sans le sous (les Pakistanais) ou les tolérer à cause du passé qu'il partage avec eux. « Je suis un businessman professionnel, pas un Pakistanais professionnel », déclare-t-il.

Il faut vanter le jeu des acteurs et spécialement celui de Daniel Day Lewis (Cecil dans *A Room with a View*) qui investit Johnny de l'arrogance et de la fausse assurance de ceux qui dissimulent leur doute sous une armure d'acier. D'un

regard et d'un mouvement des sourcils, il traduit la perplexité et la méfiance mais aussi la sagesse de rue de son personnage qui semble toujours voir plus loin que les apparences.

Gordon Warnecke incarne Omar; au cours des 93 minutes, on le voit se transformer de l'adolescent gracieux et nonchalant à l'administrateur déterminé; en même temps qu'il abandonne le blue jean pour le complet-veston, il cesse ses moues infantiles et acquiert des airs fermés et sévères. Il ne retrouve ses attitudes d'enfant que dans la peur de perdre Johnny, comme lorsqu'après une fugue de ce dernier, il sort du lavoir et, désespéré, crie à tout hasard le nom de son ami dans la rue déserte.

On ne peut en quelques pages faire le tour d'une œuvre aussi fine et riche que **My Beautiful Laundrette**. Le film de Frears nous rassure sur la santé du cinéma et démontre qu'il reste encore quelques cinéastes, du moins en Grande-Bretagne, prêts à risquer et à proposer au public une vision complexe et intéressante du monde.

Les mordus de **My Beautiful Laundrette** pourront se procurer le scénario de Kureishi, précédé d'un magistral essai sur le racisme et la jeunesse de l'auteur, un Pakistanais de Londres, intitulé *The Rainbow Sign*.

« L'horreur du racisme réside dans l'outrage à la dignité de l'autre mais aussi dans l'affront à sa propre personne, à sa propre âme: l'incapacité de se lier aux autres est une incapacité de comprendre ou de sentir l'essence de sa propre humanité, la nature de son existence (...). Une société raciste est une société qui ne peut s'accepter elle-même, qui déteste certains de ses traits tellement profondément qu'elle ne peut ni ne veut voir combien les peuples se ressemblent(*) ».

MY BEAUTIFUL LAUNDRETTE

Grande-Bretagne, 1986

Ré: Stephen Frears

Scé: Hanif Kureishi

Ph: Oliver Stapleton

Mus: Ludus Tonalis

Int: Daniel Day Lewis (Johnny)

Saeed Jaffrey (Nasser), Roshan Seth

(Papa), Gordon Warnecke (Omar),

Shirley Anne Field (Rachel), Rita Wolf

(Tania), Richard Graham (Genghis),

Winston Graham (Un Jamaïcain), Dudley

Thomas (l'autre Jamaïcain), Derrick

Branche (Salim) Garry Cooper (Le Squatter),

Charu Baca Choksi (Bilquis, femme

de Nasser), Squad Faress (Cherry, femme

de Salim), Persis Marvala (la fille aînée de

Nasser), Nisha Kapur (la fille cadette de

Nasser), Neil Cunningham (un Anglais),

Walter Donohue (Dick O'Donnell)

93 minutes, couleurs

Dist: Orion

(*) KUREISHI, Hanif, *My Beautiful Laundrette and The Rainbow Sign*, Londres et Boston, Faber and Faber, (1986) p. 31. (Traduction libre de MT.)